

AILA ET LA MAGIE DES FÉES

Chapitre un

La vie d'Aila prit un tour différent lorsqu'elle eut douze ans. D'abord, parce qu'un jeune apprenti de Barou, Dudau de son prénom, environ une quinzaine d'années, pédant, coureur et vaniteux, la croisant dans un coin isolé, se mit en tête que ce serait plutôt drôle de lui faire son affaire d'une façon ou d'une autre. Aila n'apprit jamais vraiment ce qu'il cherchait à perpétrer avec la petite fille qu'elle était à l'époque, mais cela ne l'empêcha pas de s'approcher d'elle, un sourire narquois et conquérant aux lèvres. Soudain, il entendit derrière lui une voix d'enfant s'exclamer avec le plus de fermeté possible :

— Ne la touche pas !

Dudau se retourna pour découvrir Aubin, pas même dix ans, en position de combat ! Éclatant d'un rire moqueur, il s'avança vers lui, oubliant l'espace d'un instant que ce gamin-là était le fils de Barou. C'était un des défauts de cet être suffisant, réfléchir n'était pas son fort... Son frère fonça comme un boulet et se retrouva étendu au sol par un crochet impeccable de son adversaire : dur apprentissage de la vie... Dudau était orgueilleux et stupide, mais également costaud et efficace. Tout aurait pu s'achever ainsi, mais le grand dadais, qui devait vouloir régler un vieux compte avec Aubin, se mit à le bourrer de coups de pied, alors que ce dernier se roulait à terre. À nouveau, Dudau entendit une voix derrière lui, cette fois-ci sourde et rauque :

— Arrête immédiatement !

Il se retourna et vit Aila arriver vers lui, ses jupes retroussées. Un sourire concupiscent s'afficha sur son visage avant de virer rapidement en grimace douloureuse. D'un coup de pied bien ajusté dans l'aine, elle le plia en deux. Puis, remontant de toutes ses forces ses deux mains réunies, elle lui cogna le menton avec une vigueur dont elle ne se croyait pas capable, et selon toute apparence, Dudau non plus. Il s'affaissa sur ses genoux. Elle le frappa sur la nuque et termina d'un coup de pied en pleine tête, avant que l'apprenti, plus que sonné, s'écroulât sur le sol. Elle resta un moment immobile, cherchant à reprendre le contrôle de son cœur qui battait la chamade et l'usage de ses jambes qui, tout d'un coup, se dérobaient. Elle s'avança en tremblant vers Aubin qui regardait la scène, incapable de bouger, mais conscient, et s'agenouilla. D'abord, de ses mains, elle palpa la colonne vertébrale de son frère en remontant en douceur vers le cou pour déceler d'hypothétiques hématomes ou déplacements. Elle avait tellement procédé ainsi avec les chevaux qu'elle le réalisa naturellement. Puis elle parcourut chacun des membres pour s'assurer que son défenseur n'avait rien de cassé, tandis qu'il suivait des yeux chacun des gestes de sa sœur. Elle saisit ensuite son visage à deux mains pour vérifier la mâchoire et la boîte crânienne.

— Peux-tu te relever si je t'aide ? demanda-t-elle, la voix incertaine.

Il acquiesça, encore incapable de parler. Bien mal lui en prit, car une douleur aiguë irradiait dans son crâne, lui donnant envie de vomir. Ils durent attendre un moment que le martèlement de la tête d'Aubin se calmât, avant que, soutenu par Aila, son frère arrivât à se redresser. Il n'alla pas loin. La dizaine de mètres parcourus suffirent à son estomac pour se contracter et Aubin, accroché au bras d'Aila, en vida son contenu. Malgré son état, il lui vint l'idée saugrenue que faire la connaissance de sa sœur en se faisant battre, puis en vomissant, était fort éloigné de tout ce dont il avait pu rêver...

— Tu as été très courageux. Merci, Aubin, lui dit-elle.

La voix d'Aïla semblait un murmure après toutes ces années de silence et deux ou trois larmes se mirent à couler de ses yeux, elle n'était qu'une petite fille de douze ans, après tout... Toujours incapable d'articuler un mot, il se contenta de lui serrer la main avec tendresse, heureux de voir, sur les lèvres de sa sœur, naître un sourire timide, que, malheureusement, il ne put lui rendre.

Le trajet vers l'écurie, l'un contre l'autre, leur parut très long et, par bonheur, ils ne croisèrent personne... Elle l'installa dans la pièce du fond et revint avec une pommade qu'elle étala avec légèreté sur les parties de son visage qui se teintaient de nuances violettes.

— Je te donne le pot. Pour l'instant, applique la crème trois fois par jour, précisa-t-elle. Une fois la sensibilité de l'hématome atténuée, tu masseras en profondeur et ta peau reprendra rapidement sa couleur normale. Et puis tu pourras en mettre également sur tes autres contusions.

Elle lui sourit à nouveau et il articulait avec peine un merci quand ses yeux, discernant une forme derrière Aïla, s'agrandirent. Sa sœur remarqua son expression et, sans même se retourner, murmura :

— Bonjour, Bonneau, peux-tu me dire où est rangée la liqueur de Maël ?

— Là-haut, sur l'étagère de la maison.

— Je vais la chercher, expliqua-t-elle avant de disparaître de la pièce, laissant seuls Bonneau avec Aubin.

— Que t'est-il arrivé mon garçon ? demanda l'oncle des enfants, en s'accroupissant près de lui.

Son neveu déglutit, tandis que, reprenant les mêmes gestes qu'Aïla, Bonneau palpait chaque partie de son corps.

— Dudau ! Il a voulu agresser ma sœur.

— Et tu l'as battu ?

Aubin remarqua le regard appréciateur de Bonneau, alors que, derrière lui, il croisait l'expression affolée d'Aïla qui venait juste de revenir et qui semblait l'implorer de ne pas la mentionner.

— Non, ce n'est pas moi, souffla-t-il, tout en baissant les yeux.

— C'est moi qui l'ai mis à terre, avoua-t-elle.

Son oncle, interdit, se retourna et la scruta avec un froncement de sourcils.

— Ah ! se contenta-t-il de dire.

Puis, s'adressant à son neveu, il ajouta :

— Il faudra trouver une histoire bien ficelée pour éviter les ennuis avec Barou... Dudau t'a rossé et je suis intervenu. Nous en resterons là, pas la peine de mentir davantage. Je crois que Dudau préférera cette version à celle de s'être fait battre par une fille de trois ans sa cadette. De toute façon, Barou n'aimera pas cette anecdote et ce garçon ne fera pas de vieux os ici...

— Tiens, Aubin, voici une liqueur contre la douleur, expliqua-t-elle, en s'approchant de lui. Il en faut très peu, une petite cuillère, quatre fois par jour. Ne l'utilise que lorsque tu as très mal, car elle endort.

— Viens, mon garçon, dit Bonneau en se levant, je te ramène à Barou. En chemin, tu me guideras vers Dudau, je le récupérerai au passage.

Aubin, aidé ce coup-ci par son oncle, se redressa et lança un regard plein de regret vers sa sœur.

— Adieu, Aubin, je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi.

— Non, pas adieu, Aïla. À partir d'aujourd'hui, je reviendrai te voir. Je te le promets.

Chancelant sur ses jambes, le garçon repartit, avec le soutien de Bonneau.

Tout le monde, y compris Barou, goba l'histoire. Dudau fut renvoyé sur-le-champ, omettant de signaler qu'il avait tenté d'agresser la jeune fille et qu'elle l'avait mis hors service pour le compte.

La vie se poursuivait comme à son habitude, mais de manière bizarre et à intervalles réguliers, elle sentit le regard de son oncle s'attarder sur elle. Il n'avait posé aucune question à la suite de la bagarre, mais elle savait bien qu'il s'interrogeait. Elle fut sur le point d'aller s'expliquer avec lui. Néanmoins, habituée au silence, elle retourna dans son mutisme. Ainsi, personne n'apprit, à part Bonneau et Aubin, qu'elle avait reparlé...

Quelques mois plus tard, un matin, juste au premier rayon de soleil, alors qu'elle se promenait avant de regagner le château, Aila entendit un bruit derrière elle et, faisant demi-tour, découvrit son frère qui s'approchait.

— Bonjour, Aila ! Je pensais revenir te rendre visite plus tôt !

— Aubin ? Que fais-tu là ?

— Les entraînements sont repoussés et ne commencent que dans une heure... Je disposais d'un peu de temps devant moi, alors, en te voyant partir, je me suis dit que je pouvais bien sauter sur l'occasion de discuter avec toi. Je n'ai pas pu depuis..., enfin, depuis Dudau. Père ne me lâche plus d'une semelle. Avant, je passais mes journées à le suivre à la trace comme si j'avais peur de le perdre et, maintenant, c'est son tour, alors que je voudrais pouvoir prendre un peu le large...

— Tu t'exprimes plus que la première fois que nous nous sommes rencontrés !

— Sûr, ma mâchoire fonctionne de nouveau ! Et toi, tu n'as mis personne au courant que tu avais renoncé au silence, apparemment...

Modérément sur la défensive depuis l'arrivée d'Aubin, Aila se relâcha :

— Exact, il est plus facile de se taire...

— ... que d'exprimer ce que l'on ressent ? Je sais...

Ils se sentaient tous les deux maladroits ; ils se détaillaient comme s'ils se voyaient pour la première fois, ce qui était presque le cas, se découvrant sans oser se rapprocher l'un de l'autre.

— Pourquoi veux-tu me connaître ? questionna Aila. Je ne dois pas faire partie des sujets de discussion préférés de ton père...

— Tout à fait, et il est inutile d'aborder ce problème. Malgré tout, tu es ma sœur... Et puis tous mes camarades parlent de toi ! Ma curiosité m'a poussé à savoir qui tu étais et pourquoi tu n'appartenais pas à ma vie.

— Ce n'est pas moi qui te l'apprendrai, je n'en ai aucune idée... Je crois qu'il est devenu ainsi le jour de ma naissance et tout le monde ignore pourquoi ou n'a daigné me le dire.

— Quelle bêtise ! Père aurait tenu un bien meilleur combattant que moi pour lui succéder, t'es fabuleusement forte pour te bagarrer !

Il poussa un grand soupir de tristesse et haussa les épaules de dépit.

— Oh ! t'es pas si mauvais que ça, mais, avec ta peur de blesser tes camarades, ça ne peut pas marcher, expliqua Aila d'une voix douce.

— Et comment tu sais cela ? relança-t-il, avec une pointe d'agressivité dans le ton.

— Parce que tu as aussi piqué ma curiosité et je voulais te voir. Tu es rapide et efficace... Tu pourras acquérir la force qui te manque avec de l'entraînement, mais te battre ne t'emballe pas vraiment et cela se sent...

— Alors que toi, t'as envie d'en découdre ! répliqua-t-il, moqueur.

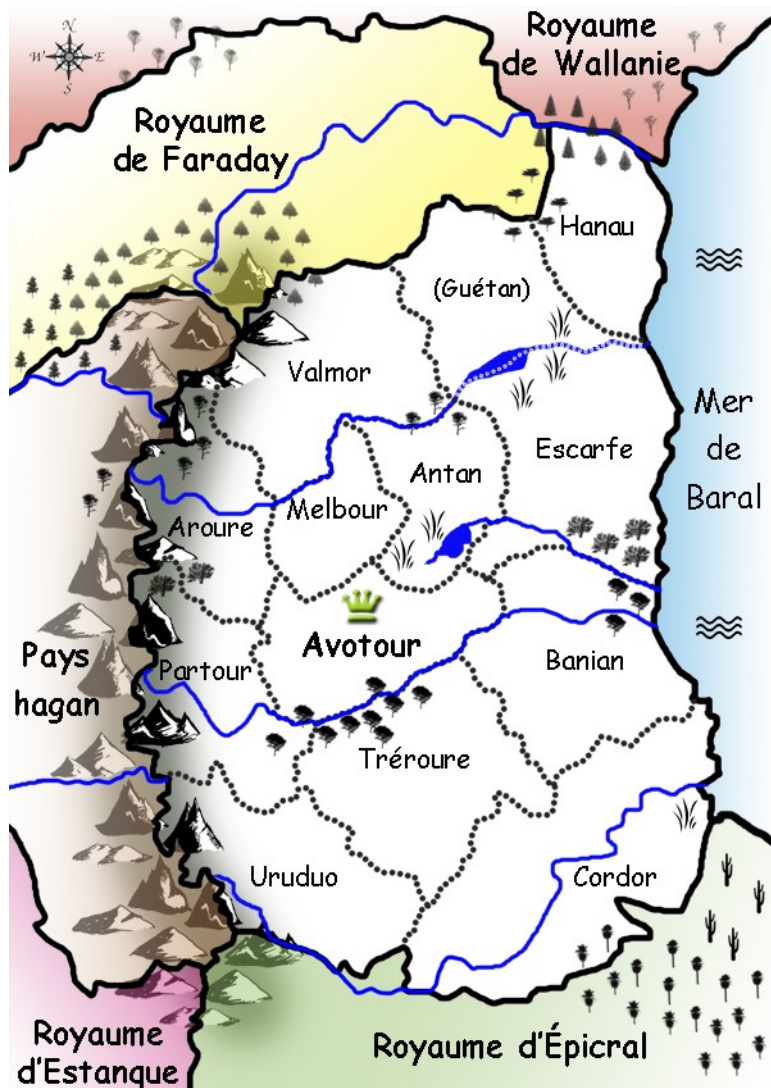
— Oui, j'ai emmagasiné assez de haine pour cela !

Aila serra les dents.

— Oh !... Je comprends, je suis désolé. Je dois repartir maintenant, mais nous nous reverrons dès que je le pourrai, ajouta Aubin.

— Je te fais confiance et... j'en serai heureuse.

Ils se sourirent en se quittant. Ce fut ce jour-là qu'elle décida définitivement de reparler.



Le deuxième événement majeur advint deux ans plus tard. Bonneau devait transmettre un message important et revenir très rapidement avec une réponse. À nouveau, le pays frémissait sous de nouvelles querelles, intestines cette fois. Le courrier recelait un pacte de non-agression et de protection mutuelle entre Antan et le comté voisin de Melbour, ainsi que leur promesse d'allégeance au roi Sérain d'Avotour. C'était un premier pas essentiel pour lutter contre d'autres territoires, prêts à se retourner contre le royaume. L'oncle avait emmené sa jeune nièce, devenue une cavalière émérite, et en avait profité pour récupérer un nouveau kenda chez un marchand spécialisé de Melbour, la ville principale du comté du même nom. Il connaissait l'importance du courrier, mais n'avait pas envisagé, comme personne au château, que cette simple alliance aurait suscité autant de réactions. Sur le chemin du retour, à un jour de route d'Antan, ils se retrouvèrent encerclés par sept mercenaires, certains de les écraser sans le moindre problème. Comme Aila transportait le message destiné à Elieu, Bonneau lui proposa de s'enfuir, tandis qu'il les retiendrait.

« Non ! », fut sa seule réponse, avant d'ajouter de manière énergique :

— Passe-moi le nouveau kenda. Je devrais pouvoir faire quelque chose avec.

Il s'en saisit et le lui lança avant de s'emparer du sien. Le chef de leurs adversaires ricana.

— Tu crois pouvoir faire quoi avec ton petit bâton ?

— On y va, Bonneau ?

Son oncle faillit lui demander si elle se sentait sûre d'elle, mais il s'abstint, optant délibérément pour la confiance.

— On y va, Aila.

Tous deux poussèrent un cri sauvage, puis, éperonnant leurs chevaux, foncèrent sur les mercenaires qui leur barraient le passage. L'effet de surprise fonctionna. Leurs adversaires, stupéfaits, virent un vieux balourd et une fillette fondre sur eux à toute vitesse. Certains comprirent bien vite, et trop tard, leur douleur quand, d'un coup de kenda, ils se retrouvèrent à terre, piétinés par les montures nerveuses. À la première charge, Bonneau en dégomma deux et Aila, un. Le cercle rompu, l'oncle et sa nièce prirent la poudre d'escampette au grand galop. Le chef, sûrement le plus intelligent de la bande, s'était écarté de la bagarre. Rapidement, il regroupa ses hommes, les trois qui lui restaient, puis partit avec eux à la poursuite des fugitifs. Conscients de ne disposer que d'une avance relative, ces derniers forcèrent l'allure. Cependant, à ce train d'enfer, leurs chevaux fatigués ne tiendraient plus très longtemps et les mercenaires ne tarderaient pas à les rattraper ; il fallait trouver une autre solution...

— Bonneau, par là ! cria Aila qui lui montrait un mur de végétation, sur leur flanc droit.

Ils dissimulèrent les montures derrière un bosquet, puis elle sortit un arc qu'elle assembla à toute vitesse, preuve d'une expérience ancienne, et se positionna pour tirer sur leurs ennemis, sous le regard médusé de son oncle.

— Tu peux me donner les flèches, je n'ai pas le temps d'installer mon carquois, demanda-t-elle, lui désignant les six qui dépassaient de son sac.

Bonneau acquiesça. Concentrée, elle décocha une première fois, réarma en un clin d'œil la flèche tendue par son oncle et deux des mercenaires s'écroulèrent sur le sol, tandis que les deux autres, encore debout, s'éclipsèrent très vite dans les sous-bois, hors de leur vue.

— Non ! Je n'ai pas tué le chef ! C'est le plus malin d'entre eux, il a échangé son chapeau avec un autre ! Que faisons-nous maintenant ? Avec leurs arcs, ils ne se feront plus surprendre...

Il la regardait fixement ; il hésitait visiblement entre exploser et soupirer. Préférant la seconde solution, il soupira, puis murmura :

— Je conviens que le moment est mal choisi, mais depuis quand sais-tu tirer avec cette arme ? Depuis quand possèdes-tu un arc démontable, matériel d'une grande rareté, il me semble ? Depuis quand sais-tu te battre au kenda ?

— Bonneau, je comprends que tu puisses être en colère. S'il te plaît, je t'expliquerai tout plus tard, c'est promis, supplia-t-elle.

Il inspira à pleins poumons.

— Laissons les chevaux ici. J'espère que tu parviendras aussi à te mouvoir sans bruit et que tu te tiendras prête à tuer de nouveau...

Aila rougit sans répondre, puis acquiesça. Ils s'éloignèrent d'une courte distance et s'accroupirent, cachés derrière un petit bosquet, aux aguets. Son oncle murmura :

— Comme nous n'irons pas à eux, ils viendront. Arme ton arc et attends mon signal. Tu me laisses le chef, c'est compris ?

Un regard sévère ponctua sa phrase et elle opina.

Le temps s'écoula. Ils restèrent immobiles et silencieux, tandis qu'Aila s'ankylosait progressivement. Le jour commençait à baisser quand un bruit léger se fit entendre sur leur droite. Ni l'un ni l'autre ne bougèrent. Plus rien ne se passa pendant de longues minutes, excepté l'attente et le crépuscule qui installait ses ombres de plus en plus grandes sur la forêt.

— On pourrait déjà abattre leurs chevaux, suggéra le murmure d'une voix.

L'éclat d'une flèche apparut dans la lumière du soleil couchant et Bonneau effleura Aila qui tira où elle estimait la présence de l'archer. Un cri léger vibra dans l'air et sa flèche chut, suivi d'un corps, dans un bruit de plus. Elle s'aperçut que son oncle avait disparu. En revanche, devant elle, se tenait le chef des mercenaires, son épée pointée sur elle, plus exactement sur sa gorge. Elle était piégée...

— Adieu, ma belle, lui dit l'homme, qui ricana.

Dans un geste désespéré, elle plongea sur la droite, sentant au passage la pointe de l'arme lui érafler la peau, puis son sang chaud s'écouler de la blessure.

— Viens, Aila, nous pouvons repartir, assura la voix de Bonneau.

Elle émergea du bosquet et jeta un coup d'œil à son oncle qui enlevait son couteau du cœur du dernier mercenaire avant de l'essuyer.

— Et cela aussi, tu sais le faire, lancer un poignard ?

Elle secoua la tête.

— Alors, je t'apprendrai, mais pour l'instant, je vais te soigner pour que la vilaine estafilade que je distingue sur ton cou ne devienne pas une affreuse cicatrice.

Bonneau finissait de déposer des branches dans le feu. Ils avaient trouvé une petite cabane, perdue en pleine forêt et bien dissimulée, à une distance convenable du lieu du dernier affrontement. Il partagea avec la jeune fille quelques lanières de viande séchée, du fromage et du pain.

— À présent, tu connais la profonde émotion qui te submerge quand le spectre de ta propre mort survient, c'est un moment d'une incroyable intensité dans la vie d'un être humain, inoubliable... Après, on choisit son existence en fonction de son expérience. À quoi as-tu pensé ?

— À maman. Je me suis demandé si elle au moins serait fière de moi...

— Elle le serait. Ta mère était une personne hors du commun. Elle aurait admiré sa fille qui devenait une femme comme elle.

— Mais elle n'agissait pas comme un assassin ! répliqua Aila avec vivacité.

— Si. Quand ton père l'a sauvée, elle a tué un homme qui avait échappé à notre vigilance et qui menaçait Mélinda. Au château, tout le monde l'ignore et cela demeura notre secret.

— Et tu l'as su parce que tu étais là-bas, c'est ça ?

— Oui.

— Et vous êtes deux à vous être épris de la même femme ?

Bonneau fixa sa nièce, étonné de sa perspicacité.

— Oui, elle l'a vu en premier. Mille fois, j'ai imaginé que, posant son regard en premier sur moi, elle serait tombée amoureuse de l'homme que j'étais...

Il soupira avant de continuer :

— ... mais ce n'était qu'un rêve. Ils étaient faits l'un pour l'autre...

— ... et la raison pour laquelle tu ne t'es jamais marié ? et que tu m'as recueillie ?

Elle leva vers lui ses grands yeux noirs, dévorés par le désir de savoir.

— Oui, oui et non... Au début, je me suis occupée de toi pour lui faire plaisir, mais plus après. Ce fut un choix que je n'ai jamais regretté. Tu es l'enfant que je n'aurai jamais et tu es sa fille, le petit plus qui compte énormément... Et tu es, Aila, une personne extraordinaire. Alors, où as-tu appris à tirer à l'arc ?

— Aubin... Dame Mélinda et lui me l'ont offert comme cadeau pour un de mes anniversaires, un petit secret entre nous...

— Et pour le kenda ? Je suppose que me regarder et t'entraîner avec discrétion a suffi.

— Je t'observe depuis que je suis petite alors, dans ces conditions, t'imiter m'a paru un jeu d'enfant...

— Et risquer ta vie ? Tu as appris cela où ?

— Que veux-tu mon oncle ? rétorqua-t-elle d'une voix acerbe. Quand tu es la fille d'un homme qui ne t'a jamais reconnue, que trop de gens te considèrent comme un rebut parce que le grand héros possède sûrement des raisons d'agir ainsi, que tu es certaine d'être la combattante qu'il recherche et que, malgré ceci, jamais il ne posera le moindre regard sur toi...

Sa voix se cassa. Des larmes se mirent à couler sur ses joues. Bonneau se leva pour se détourner et la laisser à son chagrin, mais, au dernier moment, il se ravisa :

— Ton père n'est qu'un homme. Et ce n'est que ton père... Près de toi, beaucoup de personnes t'ont entourée, aimée et ont donné énormément à une fille qui n'était pas la leur. Ils ne méritent pas ton dédain, juste ton estime. Tu as le devoir d'être à la hauteur de leur dévouement !

Il entendit un sanglot léger, puis, tournant les talons, il ajouta, avant de disparaître dans l'obscurité :

— Tuer pour la première fois n'est pas si facile, prends ton temps pour le digérer... Nous commencerons à te faire travailler dès notre retour.

Rentré au château, son oncle ne lui parla plus jamais de ce qui s'était passé. Il entreprit son entraînement devenu intensif, corrigeant ses défauts, perfectionnant sa perception, son acuité, son niveau d'analyse et complétant par tout ce qu'il pouvait lui apprendre...

À partir de ce jour, la vie d'Aila s'accéléra. Rythmée par le son des cloches qui carillonnaient toutes les deux heures, de six heures du matin à vingt-deux heures, la jeune fille répétait les mêmes activités auxquelles s'ajoutaient les exercices particuliers que Bonneau lui recommandait, chaque soir. De plus en plus souvent, elle partait en mission avec lui et, quelquefois, ils rencontraient des bandits ou des ennemis. Les tuer n'était pas toujours nécessaire, mais, quand elle le devait, elle les abattait sans hésitation. Elle passait également du temps avec Mélinda et ses filles à parcourir les villages voisins pour donner du pain et de l'attention. Cependant, elle y consentait à contrecœur, sans bien comprendre pourquoi... Aila s'était spécialisée dans les soins grâce à sa connaissance des chevaux et des plantes. Elle continuait aussi ses séances avec Hamelin et découvrait de nouveaux livres, des histoires insolites, surtout celles des fées qu'Hamelin, à sa grande surprise, vénérerait. Elle, qui lisait et comptait sans problèmes, ne voyait vraiment pas pourquoi Hamelin insistait tant pour qu'elle ingurgitât sa bibliothèque entière. Enfin, pas tout à fait, il y avait ce coin particulier où le mage n'allait jamais chercher le moindre ouvrage, assurément ceux qui traitaient de la magie des fées... Docile, elle attendait que son heure fût venue de découvrir ces œuvres interdites, mais comme, selon elle, les fées n'existaient pas et leur magie non plus, elle ne ressentait aucune impatience. Elle aimait ce moment de paix et de solitude où elle approfondissait ses connaissances sur les plantes et pénétrait dans les légendes de tous les pays. Jamais elle n'aurait osé l'avouer, mais l'histoire du Prince Noir et de la Dame Blanche l'émouvait singulièrement, comme celle des amoureux pris au piège dans un cercueil de cristal pour l'éternité au fond d'un lac lointain. Jusqu'à présent, elle n'avait jamais rêvé d'un chevalier dont elle pût devenir la dame, mais, depuis quelque temps, cela arrivait... Malheureusement, les seuls garçons — son frère et le personnel du château — qui l'approchaient ne risquaient pas de créer de battements de cœur incontrôlés. Les autres, voués corps et âme à Barou, n'auraient même pas daigné porter un œil sur elle. Ah ! si, sauf un ! ce gamin qu'elle avait croisé pendant une année avant qu'il ne disparût définitivement de son chemin. À chaque rencontre, il la saluait en souriant, de toute évidence pour s'amuser à ses dépens. À cela aussi, elle avait survécu. En revanche, se révélait plus ardu de résister à la dernière lubie de Mélinda, qui, voyant la jeune demoiselle poindre sous la combattante, avait décrété de modifier sa garde-robe pour le moins masculine. La châtelaine lui offrit jupes et corsages, et, pour son quinzième anniversaire, une magnifique robe comme celle de ses filles. Évidemment, ce nouvel accoutrement ne se montrait guère pratique pour chevaucher. Alors, pour ne froisser personne, Aila se résolut à couper ses jupes par le milieu, devant et derrière, puis à les recoudre par le centre pour former comme un large pantalon : aspect jupe au repos et avantage d'un pantalon pour tout le reste ! Quand Mélinda découvrit la supercherie, Aila craignit un instant sa réaction, mais, égale à elle-même, la châtelaine posa sur elle ce regard toujours plein de gentillesse et de bienveillance, ajoutant, d'un air coquin... :

— As-tu fait subir le même sort à la robe de bal que je t'ai offerte ?

Aila rougit jusqu'aux oreilles.

— Oh ! non, dame Mélinda, je n'aurais jamais osé...

— Dis-moi, est-ce que cette tenue est confortable ?

— Oh ! oui ! C'est vraiment pratique pour monter à cheval.

— Alors, je devrais peut-être essayer !

Derrière elle, Amandine, Blandine et Estelle, les demoiselles du château, pouffaient discrètement, en lançant un regard complice à Aila.

Et ce fut fait. Mélinda et ses filles utilisèrent des « jupes Aila » pour toutes les activités en extérieur. Leur entourage s'en amusa et cette légèreté répandit un bienfait dans le cœur de tous, surtout quand cette nouvelle mode dépassa même les limites d'Antan !

Le pays allait de mal en pis. La fréquence des querelles entre les comtés augmentait de manière significative, comme si chacun attendait juste que son voisin tournât le dos pour le trahir et le poignarder. À nouveau, les Hagans se manifestaient aux frontières, conscients de la fragilité du royaume, profitant de la faiblesse des uns et de la perversité des autres. Comme une ombre malfaisante, l'insécurité régnait partout, tandis que se profilaient déjà de grands malheurs qui ne sauraient être conjurés. Elieu partait souvent, accompagné d'hommes fiables, pour essayer de sauver ce qui pouvait l'être, mais les habitants du château s'inquiétaient à juste titre. Un soir, une nouvelle les plongea tous dans une profonde affliction : un assassin avait voulu tuer le souverain Sérain d'Avotour. Tragiquement, si le roi survécut, ce furent sa femme et sa dernière-née qui moururent dans ses bras, à sa place. Un deuil d'une semaine fut décrété dans le comté d'Antan. Mélinda semblait encore plus touchée que les autres et son expression bouleversée n'avait pas échappé à Aila, qui, profitant d'un instant de liberté, alla toquer à sa porte. Un long moment s'écoula avant qu'une voix l'invitât à entrer. Elle poussa le battant timidement et perçut tous les efforts que la châtelaine déployait pour lui offrir une apparence normale.

— Que désires-tu, Aila ?

La jeune fille se sentit toute bête. Mais quelle mauvaise fée l'avait donc amenée ici ?

— Je venais voir si je pouvais vous aider en quoi que ce soit, vous semblez si malheureuse...

Le visage de Mélinda se décomposa d'un seul coup et ses yeux se remplirent de larmes. L'instant d'après, ces dernières se mirent à couler sans retenue le long de ses joues. Aila s'approcha et, d'un geste tendre, entourait la châtelaine de ses bras, restant silencieuse comme elle savait si bien le faire, petite fille. Mélinda sanglota sans bruit, puis elle se reprit et serra avec vigueur Aila contre elle avant de s'en écarter, lui tenant les mains.

— Que j'aimerais qu'Efée soit encore là, soupira-t-elle, elle me manque tant... Elle était mon amie depuis l'enfance et nous avons tellement partagé. Alors, quand tu es entrée, l'espace d'un instant, j'ai cru que c'était elle. Tu es tout son portrait, juste un peu plus élancée, peut-être : ton intonation, tes yeux et tes cheveux noirs, cette démarche énergique inimitable, cette façon que tu as de fixer les gens comme si tu voyais à travers eux tout ce qu'ils sont incapables d'observer eux-mêmes. Il existe tant d'elle en toi... C'était une femme exceptionnelle et tu ne te doutes même pas, ni Barou d'ailleurs, à quel point. Tu es redoutable, Aila, et elle serait si fière de toi.

Jamais Mélinda ne lui avait parlé de sa mère avec autant de passion. La jeune fille connaissait leur amitié, mais elle pressentait autre chose qu'apparemment Barou ignorait également... La châtelaine continua son histoire :

— Tu t'interroges sur la cause de mon immense chagrin. La reine qui est morte était ma sœur et la petite fille, ma nièce.

Aila ouvrit les yeux, réussissant de justesse à retenir un cri de stupéfaction. Elle laissa Mélinda poursuivre :

— À part sire Elieu, tous ignorent que je suis issue de la famille royale et, surtout, personne ne doit l'apprendre. J'ai quitté la cour d'Avotour il y a bien longtemps et je ne veux en aucun cas y remettre les pieds ! Chez moi, c'est ici, en Antan...

Mélinda ne regardait plus Aila ; elle parlait comme pour elle-même, fixant le ciel à travers la fenêtre.

— Efée était ma garde du corps et elle se battait comme un chat sauvage, avec grâce et énergie...

Mélinda se tourna vers elle, guettant la réaction de la jeune fille. Aila sentit son cœur s'em-

baller : sa mère, une combattante ! Le sol se déroba sous ses pieds.

— Assieds-toi, Aila.

La châtelaine lui désigna un fauteuil voisin du sien. La jeune fille s’y laissa choir plus qu’elle s’y assit, saisit sa tête entre ses mains, essayant de reprendre ses esprits. L’émotion la submergeait. Sa mère, qu’elle avait toujours imaginée comme une femme douce et féminine, frêle et fragile, tout l’opposé d’elle, était en fait une guerrière ! Mais pourquoi personne ne le lui avait-il dit avant ? Et elle ressemblait à sa mère ! Cette découverte la bouleversait... Aila, rejetée par son père, avait recherché désespérément un héritage familial. Et tout d’un coup, de la façon la plus inattendue qui fût, elle le recevait, hésitant entre l’incrédulité et l’envie de sauter au plafond ! Elle ressemblait à sa mère ! Elle en était sa digne fille ! Enfin, elle discernait, pour la première fois de sa vie, ce sentiment d’exister vraiment, de devenir une personne à part entière, de s’identifier à quelqu’un, d’être rattachée à une famille... Jamais elle n’avait ressenti cela avec autant d’intensité. Levant la tête vers Mélinda, elle articula avec peine :

— Pourquoi aujourd’hui ?

Mélinda l’observa avec gravité.

— Parce que la fragilité de notre monde croît et que, bientôt, nous devons compter sur des femmes comme toi. Parce que j’entends tenir jusqu’au bout les promesses faites à ta mère, quoi qu’il m’en coûte, et que te dire toute la vérité en fait partie, même si ce n’est qu’une première étape...

— Comment se fait-il que lui ne le sache pas ? demanda Aila qui pensait à Barou.

— À cause d’un amour infini... Jamais ta mère n’aurait pris le risque de blesser son époux qu’elle aimait profondément en s’affichant comme son égale ou presque. C’était lui son héros, elle était devenue la femme du héros par amour. Ce fut son choix, mais j’ai manifesté mon désaccord avec elle ; plusieurs fois, nous nous sommes disputées à ce sujet. J’acceptais mal de la voir s’effacer derrière un homme, même si celui-ci était Barou. Puis j’ai fini par respecter sa décision. Elle voulait vivre comme les autres épouses, être une mère et ne plus songer à ces combats qu’elle ne supportait plus...

— Comme Bonneau..., murmura Aila pour elle-même.

Mélinda l’entendit :

— Je me suis toujours demandé si Efée serait tombée amoureuse de Bonneau si c’était lui qu’elle avait aperçu en premier au lieu de Barou... Enfin, je crois que non, ce fut Barou parce que ce devait être lui...

Aila esquissa un sourire en écoutant ses propos. Bonneau s’était posé la même question devant elle et avait fini par donner la même réponse. Elle se racla la gorge :

— Dame Mélinda, pourquoi a-t-elle accepté qu’il m’ignore ? M’aimait-elle moins que lui ?

Les larmes, qu’elle avait réussi à retenir jusqu’à présent, lui brûlèrent les yeux. Mélinda soupira. De nouveau, elle dirigea son regard vers la fenêtre comme si la vue du ciel l’attirait plus que tout, avant de se retourner vers Aila.

— Je me suis souvent posé la question avant qu’elle ne me donne la réponse... Notre amitié n’était pas exempte de heurts et il nous arrivait de nous opposer sur des sujets comme celui-là. Elle restait inflexible quand elle avait pris une décision... Je peux juste partager ceci avec toi, même si tu ne peux la comprendre aujourd’hui : un jour viendra où son amour pour toi dépassera celui qu’elle éprouvait pour son héros et, ce jour-là, ce sera le monde de Barou qui chancellera, plus le tien...

Le silence s’installa dans la pièce. Aila occupa son regard à détailler la chambre si dépouillée. Au centre trônait un lit tout simple, orné d’une grosse couette de plumes, bien chaude, aux couleurs passées. Le baldaquin avait disparu, elle s’en souvenait pourtant. De même, elle remarqua que d’autres éléments de décoration manquaient, dont la magnifique desserte en marqueterie qu’elle avait admirée tant de fois, étant petite... Elle ouvrit la bouche pour questionner Mélinda à ce propos, mais croiser son regard l’en dissuada. Elle décida de se retirer et salua la châtelaine.

— Aila ! Un dernier mot...

Elle se retourna et attendit. Mélinda reprit :

— Barou est un homme auquel je voue la plus grande estime. Il ne s'est jamais douté de ce que ta mère s'était imposé à elle-même, je voulais que tu le saches. Si son comportement reste incompréhensible envers toi, il n'en demeure pas moins un être cher à mon cœur et, si je dois un jour le blesser, seul le devoir me guidera et non la haine... Maintenant, tu peux retourner à tes occupations.

L'espace d'un instant, Aila scruta les yeux de la châtelaine avec attention, avant de sortir, refermant la porte sur ces énigmatiques paroles...

Maintenant, vous pouvez :

- le relire sur votre tablette ou votre liseuse avec [UPblisher](#),
- télécharger gratuitement [le prologue et le chapitre un](#) depuis UPblisher,
- accéder au [début de l'histoire](#),
- profiter de la [version anglaise](#) du prologue et des chapitres un et deux,
- vous plonger dans [l'univers d'Aila](#),
- parcourir [le coup de cœur des lecteurs](#),
- regarder la [biographie de Catherine Boullery](#),
- [nous retrouver](#) chez l'éditeur [UPblisher](#),

Depuis votre smartphone ou tablette, flashez ce code :

<http://aila.fr/>



Merci pour votre intérêt.